

Hyper vivant

Apprendre à vivre enfin de Jacques Derrida. Entretien avec Jean Birnbaum. Galilée / Le Monde, « La philosophie en effet », 55 p.

Andrée-Madeleine Clément

Numéro 207, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clément, A.-M. (2006). Hyper vivant / *Apprendre à vivre enfin* de Jacques Derrida. Entretien avec Jean Birnbaum. Galilée / Le Monde, « La philosophie en effet », 55 p. *Spirale*, (207), 35–36.

HYPER VIVANT

APPRENDRE À VIVRE ENFIN de Jacques Derrida. Entretien avec Jean Birnbaum
Galilée / Le Monde, « La philosophie en effet », 55 p.

« **À** MON ÂGE, je suis prêt aux hypothèses les plus contradictoires [...] : j'ai simultanément, je vous prie de me croire, le double sentiment que, d'un côté, pour le dire en souriant et immodestement, on n'a pas commencé à me lire, [...] mais aussi bien que, d'un autre côté, simultanément donc, quinze jours ou un mois après ma mort, il ne restera plus rien. Sauf ce qui est gardé par le dépôt légal en bibliothèque. » J'essaie de me rappeler quel effet ont produit ces mots sur moi, lors de ma première lecture de l'entretien de Jacques Derrida et Jean Birnbaum intitulé « Je suis en guerre contre moi-même » publié dans le quotidien *Le Monde* du 19 août 2004. Sans aucun doute, comme tout le monde, j'ai été consternée d'apprendre, alors qu'il n'avait encore jamais publiquement parlé de sa maladie, qu'il se disait « dangereusement malade » et « à l'épreuve d'un traitement redoutable ». J'ai honte de le dire, mais sans le sensationnalisme discret de cette annonce, je n'y aurais pas cru. Y ai-je cru ? À sa mort ? Peut-être avait-il trop bien préparé ses lecteurs ou peut-être, au contraire, y étais-je si peu préparée que j'ai fait comme si c'était un texte comme les autres, unique comme les autres, une trace comme les autres, absolument irremplaçable comme les autres, peut-être la dernière laissée dans un quotidien qui a tout de même pris le risque d'accueillir en son sein le philosophe le plus controversé de l'heure et le plus dangereux pour des médias culturels. En relisant pour la première fois, un an plus tard, quelques mois après la mort effective de Derrida, ce même entretien publié chez Galilée sous un titre moins guerrier, *Apprendre à vivre enfin*, il a fallu y croire. Était-ce calculé, prémédité, planifié, le mot qui nous reste dans l'oreille au terme de cette ultime entrevue avec Birnbaum est *survivant*, mot-vedette, mot-étoile qui s'inscrit dans une constellation beaucoup plus vaste de thèmes déjà largement développés par Derrida dans ses ouvrages antérieurs dont les titres seulement sont cités pour ne pas alourdir un dialogue d'une densité et d'une intensité troublantes. Les principales lignes mélodiques de ce chant du cygne sont la survie, bien sûr, mais aussi la vie, la mort, le spectral, l'écriture testamentaire, le deuil (le texte renvoie à des titres comme *Spectres de Marx*, *Papier machine*, *Chaque fois unique*, la

fin du monde, *Béliers*, *Donner la mort*, *Le Parjure*, *Pas, Parages*), la langue, l'adresse (*Mono-linguisme de l'autre*, *La Carte postale*), la démocratie à venir, le « nous » et l'Europe (*L'Autre Cap*, *Cosmopolites de tous les pays*, *encore un effort ! Voyous*, *Le « concept » du 11 septembre*) et finalement, les questions d'héritage et de transmission (*L'université sans condition*). Quinze jours ou quinze mois après sa mort, que reste-t-il de Derrida ? On objectera qu'il est encore trop tôt pour poser cette question. Pourtant, il est aussi déjà trop tard. « *Un monde s'en est allé* » et reste irrécupérable. Devant cette catastrophe, pour me sortir de ma torpeur, je me suis mise à fantasmer, à faire comme si je faisais partie, oui moi, des « quelques dizaines de très bons lecteurs » qui sauveraient Derrida du dépôt légal de la bibliothèque, comme si je pouvais me compter, oui moi, parmi ces « écrivains-penseurs, [c]es poètes » qui lui survivraient et commenceraient à le lire enfin. Ce petit jeu naïf et narcissique m'a mise en état de siège. Depuis ce jour, je suis en guerre contre moi-même, je ne puis plus renoncer à en parler, interminablement.

Apprendre à vivre « enfantôme »

En ouverture de ce petit traité de survie en sursis, un sous-titre de Birnbaum, ou plutôt une invitation, une tâche qui tient sur deux lignes syntaxiquement vibratiles : « *Porter le deuil / Derrida comme un enfant* ». Côte à côte, « *deuil* » et « *Derrida* » ont toujours, depuis le tout début, et jusqu'à l'enfin, été des termes substituables, si bien que l'on peut aussi bien lire « porter le deuil » ou « porter Derrida »... comme un enfant. Se faire mère matrice et tombeau, se faire réceptacle, crypte, hôte inconditionnel de chaque mort, garder en soi la perte, ne pas faire son deuil, mais le vivre, jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà la tâche impossible, insurmontable, invivable que s'était donnée Derrida, et celle qu'il nous a transmise, qu'il nous a appris à presque vivre et à écrire. Mais comment, à notre tour, porter Derrida qui, en mourant, emporte avec lui son temps et ses morts ? « *Comme un enfant* », un « *écolier* », un « *gamin spectral* », un « *enfant terrible* », répond Birnbaum dans son prélude à l'entretien. Mais la réponse oscille indécidablement

entre le porteur et le porté, entre celui qui reste et celui qui spectre. Qui sera le dernier des enfants, lui ou nous ? Doit-on le porter, lui, comme on porterait un « *enfant qui ne naîtra pas* », travail titanesque, travail de grande personne, car comment se faire gardien du gardien de tous les spectres du monde, de Marx à Gadamer, en passant par Levinas, Blanchot, Celan et plusieurs autres ? Devant une telle exigence et une telle responsabilité, « *il fallut trouver la force*, nous dit Birnbaum, *de ne pas désertier la scène* », car l'envie nous prend de redevenir « *comme un enfant* », porté à notre tour, transporté, déporté par un deuil qui nous arrive encore une fois pour la première fois, l'envie nous prend de retomber en enfance, d'être cet enfant qui ne sait pas, qui n'aura jamais su, ce que « mourir » et « vivre » veulent dire, si « mourir » et « vivre » veulent dire quelque chose. Là est toute la tragédie de l'existence : le nouveau-né, avant même qu'il ne le sache, est condamné à mourir et le mourant, bien qu'il le sache, reste aussi désarmé devant la mort qu'un nourrisson.

Thanatotropisme

« *C'est nécrologique* », aurait dit Derrida en relisant l'entretien publié dans *Le Monde* en août 2004. Constat étrangement funeste pour celui dont l'œuvre est transie de nécrologie et qui, toute sa vie durant, aura été hanté par la structure testamentaire de l'écriture. Mais à la différence du testament, on n'écrit pas sa propre nécrologie, on ne s'annonce jamais mort soi-même. Cette impossibilité de dire « *je suis mort* » n'est pas une découverte proprement derridienne ; c'est en lieu commun de la philosophie. Ce qui est le plus exigeant pour les mortels que nous sommes, c'est bien davantage de devoir renoncer à la possibilité de dire « *je vis* » du seul côté de la vie, c'est-à-dire sans tenir compte d'un « *je meurs* » à l'œuvre depuis notre naissance. Car nous sommes intransitivement *en mort* comme nous sommes *en vie*, comme un châle est *en soie*, un poème *en vers*. Prise dans la langue, la distinction vie / mort est peut-être celle à laquelle nous tenons le plus, que nous aimons le plus. Ici la vie, de l'autre côté la mort. L'une avant, l'autre après « *plus tard, trop tard, tellement plus tard* », écrit Derrida dans « *Un ver à soie* ».

Cette séparation désinfecte la vie de tous ses corps morts et nous protège en quelque sorte des revenants, des spectres et des fantômes. Mais peut-on penser, concevoir, bref apprendre à vivre sans apprendre à mourir, sans « *prendre en compte, pour l'accepter, la mortalité absolue (sans salut, ni résurrection, ni rédemption — ni pour soi ni pour l'autre)* » ? Peut-on seulement accepter cela, se rendre à cette évidence, l'affirmer sans crainte ni inquiétude, sans panique ni tremblement ? Derrida, lui, ne l'apprend pas et ne le prend pas : « *Je n'ai pas appris à l'accepter, la mort.* » Néanmoins, il y a un texte de Derrida, non mentionné par Birnbaum, où ce thanatotropisme est désorienté par une écriture autre, celle d'Hélène Cixous, auteur de fiction et amie, une écriture qui penche tout aussi radicalement du côté de la vie. Dans *H.C. pour la vie, c'est à dire*, Derrida parle de celle qui « *veu[t] mourir de son vivant* » comme suit : « *L'irréversible, ici, c'est pour elle [Hélène Cixous] la vie, le côté de la vie et elle s'oriente à la vie, comme on dit s'orienter à la boussole ou au soleil [...] Il semble au premier abord que pour elle, je dis bien pour elle, il n'y ait qu'un seul côté et non pas deux, et ce côté est celui de la vie [...] moi qui me sens toujours tourné du côté de la mort, je ne suis pas de son côté.* »

Archivie

Il ne s'agit pas ici de basculer complètement du côté de la mort, de s'engluer dans une morbidité ou un fatalisme qui nous ferait sacrifier la vie pour la mort, l'avenir pour le passé, ni même de les considérer comme des alternatives. Derrida se défend d'ailleurs de tenir « *un discours mortifère* » qui paralyserait ou anéantirait la puissance et la jouissance de vivre. Au contraire, la mortalité absolue ne se pense qu'à partir de la vie absolue, ce que Derrida appelle survie « *dont le sens ne s'ajoute pas au vivre et au mourir. Elle est originaire : la vie est survie.* » « *Nous sommes tous des survivants en sursis* », ajoute-t-il encore, appuyant sur le *sur* qui survolte et court-circuite les conceptions statiques et traditionnelles d'instinct de conservation, de survie ou de maintien de l'espèce, d'une génération à l'autre. Structurellement, originairement, nous sommes *tous*, sans exception, des *survivants*, pour ne pas dire, des sur-enchère-vivants, pressés par l'urgence de vivre enfin, de vivre encore, de vivre en plus... de mourir. Seule l'hyperbole peut traduire ce dépassement de la vie dans la vie : « *La survivance, c'est la vie au-delà de la vie, la vie plus que la vie [...] c'est l'affirmation d'un vivant qui préfère le vivre et donc le survivre à la mort [...] c'est la vie la plus intense possible.* » « *Survivre* » ne dérive plus simplement de la vie ou de la mort, ne désigne plus un surplus ou un

reste, mais un *ethos* endeuillé qui prend parti pour la vie, qui se donne pour responsabilité de dire « *oui* », inconditionnellement, à la vie, à la mort.

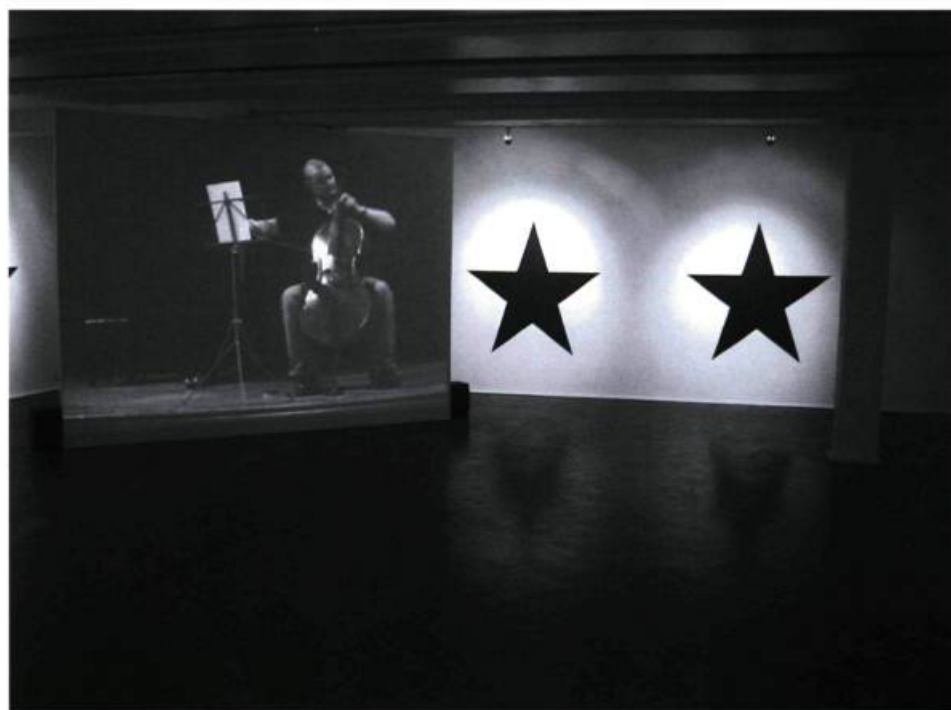
Apprendre à lire enfin

Birnbaum clôt son entretien par cette question : « *peut-on envisager la déconstruction comme une interminable éthique du survivant ?* » Le « *oui* » et l'affirmation inconditionnelle de la vie, s'ils sont nécessaires, suffisent-ils à fonder une éthique, un savoir — (sur)vivre qui me permet de devenir responsable et de me prendre en main, de répondre de mon nom et de mes actes, d'élaborer un ensemble de règles pouvant guider ma conduite dans la survie ? Parler de « *règles* » traduit mal les exigences hyperboliques de la déconstruction. Cultivant un « *goût sévère pour le raffinement, le paradoxe, l'aporie* », la déconstruction est beaucoup plus qu'un jeu sur les mots, qu'une rhétorique, qu'une éthique qui se laisse enfermer dans un programme ou une procédure. C'est « *un ethos d'écriture et de pensée intransigeant, voire incorruptible [...], sans concession même à l'égard de la philosophie [...]* ». Si Derrida ne nous apprend pas à vivre, il nous apprend que « *chaque livre est une pédagogie destinée à former son lecteur [...] lequel apprend à lire (à « vivre ») [...] que l'écriture le déterminera* ». L'équivalence entre « *lire* » et « *vivre* », entre guillemets et parenthèses — comme si « *lire* » était plus que « *vivre* » — ne pourrait être posée en dehors d'un lieu de ren-

contre qui est la langue. En effet, l'écriture nous apprend à vivre avec une langue héritée, une langue qui nous a été imposée, dans laquelle nous sommes pris et à laquelle nous devons nous conformer pour survivre, mais cette langue a aussi en elle-même un potentiel infini, un pouvoir « *d'inventer la loi de l'événement singulier* », de créer un idiome particulier, une poétique unique à chaque situation, à chaque deuil, à chaque lecture de l'autre. Cette tâche est toujours à recommencer, mais c'est ce qui garde en vie, avec, chez Derrida, ce rêve posthume qui est celui de tous les poètes, de « *laisser des traces dans l'histoire de la langue française* ».

De plus, l'écriture serait la voie royale de la déconstruction pour parvenir à définir ses exigences, car non seulement elle a le pouvoir de me survivre, de me sauver la vie au-delà de ma mort, mais c'est aussi le lieu par excellence de l'immaîtrise, de la perte de ma singularité, de ma mort : « *La trace que je laisse me signifie à la fois ma mort, à venir ou déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. Ce n'est pas une ambition d'immortalité, c'est structurel. Je laisse là un bout de papier, je pars, je meurs : impossible de sortir de cette structure, elle est la forme constante de ma vie. Chaque fois que je laisse partir quelque chose, que telle trace part de moi, en « procède », de façon irréappropriable, je vis ma mort dans l'écriture.* » Malgré lui peut-être, Derrida nous aura donné une bonne leçon.

Andrée-Madeleine Clément



Mathieu Beauséjour, *Three Internationales (Baker's Dozen)*, vue de l'exposition ayant eu lieu à Londres à la Galerie Space – The Triangle du 15 janvier au 15 février 2005.